

A. M. D. G.

---

# FORTUNAT BRUNET

ÉLÈVE DU

COLLÈGE SAINTE-MARIE.

---

MONTREAL

IMPRIMERIE DE "L'ÉTENDARD" 1885



---

A . M . D . G .

---

# FORTUNAT BRUNET

ÉLÈVE DU

COLLÈGE SAINTE-MARIE.

---

*In bono sit cor tuum in diebus juventutis tue.*

(ECCL. XI, 9.)

*Deus, docuisti me a juventute mea ; et usque nunc pronuntiabo mirabilia tua.*

(LIBR. PSALM. LXX, 17.)



**N**OUS offrons à la famille du regretté Fortunat Brunet cette petite notice biographique. Le deuil où l'a plongée le terrible accident du 25 juillet dernier trouvera peut-être quelque consolation à entendre le récit des actions et des vertus de cet enfant chéri.

Ces vertus qu'il a si fidèlement pratiquées font aujourd'hui notre plus douce espérance en son bonheur ; puissent-elles aussi être l'édification de ses condisciples.

C'est ce que nous demandons à Dieu et à Marie Immaculée, sa très sainte Mère.



## DOULEUR ET CONSOLATION



**D**EUX mois se sont écoulés depuis le jour où Fortunat, partant pour l'ouest, dit adieu à son père et à sa mère. Plein de jeunesse, de joie et de santé, il allait avec des compagnons gais et contents comme lui ; il voulait s'amuser, se reposer et s'instruire.

Après quelques semaines de voyage, il devait revenir passer les derniers jours des vacances avec ses parents, dans la tranquillité de la famille, auprès de sa bonne mère qui aimait à le voir à ses côtés et à s'entretenir avec lui durant leurs promenades et leurs paisibles soirées.

Pauvre mère ! . . . elle ne revit qu'un cercueil !

Elle venait de lire la lettre dans laquelle il lui parlait de son retour et de ses plaisirs. Elle prenait part à sa joie, avec le désir de l'embrasser bientôt, quand le triste message vint lui apprendre qu'il s'était noyé.

Sa douleur semblait devoir être inconsolable ; mais ce fut un sujet d'édification pour tous ceux qui sympathisaient avec sa peine, de voir la soumission et le calme résigné avec lesquels elle reçut cette épreuve de la main de Dieu.

“ J'ai fait mon sacrifice, dit-elle, et je le renouvelle à chaque instant. Dieu a voulu d'un enfant que j'élevais pour lui ; il lui appartient plus qu'à moi.”

Dignes paroles d'une mère vraiment chrétienne et dont le mérite n'est connu que de Dieu seul.

Notre foi et les saintes vérités de notre religion renferment de bien douces consolations ! Une mère au Ciel, veillant sur ses enfants ; un

---

Dieu qui souffre pour rendre méritoires nos souffrances et qui meurt pour nous ouvrir le ciel : douces pensées, qui calment la douleur d'une âme affligée, et font jaillir, même du sein de la tombe, l'espérance qui fait revivre et sourire un cœur brisé par le malheur.

Aux blessures qu'il inflige, Dieu donne toujours le remède qui guérit ; aux douleurs acceptées avec résignation, il joint les récompenses et les joies spirituelles. Aujourd'hui encore, il fait trouver à ces parents désolés, leur consolation, dans cela même qui augmente leur peine. Moins vertueux, en effet, Fortunat serait moins regretté, mais il ne laisserait pas après lui l'assurance du bonheur dont il jouit au Ciel.

---

Chacune de ses années, chacun de ses jours, a servi à l'acquisition de quelques nouvelles vertus. Il les a fidèlement pratiquées ; il les a tressées une à une comme les fleurs d'une couronne, et en a laissé la douce odeur à sa famille, à ses amis et à ses condisciples.

C'est pour ces derniers surtout, qui envient trop souvent les joies dangereuses et le faux bonheur de tant d'existences légères et chatoyantes, qu'il sera peut-être utile de dévoiler quelques secrets de cette âme, où le bonheur fut toujours le fruit de la vertu et du devoir accompli.

Il était l'ami et le frère de tous ; il demeurera longtemps le plus sensiblement absent des élèves du Collège Sainte-Marie. Ses maîtres qui l'ont aimé, les élèves et les jeunes gens qui ont pu le connaître et vivre avec lui, tous ceux qui, à la fin de chaque année, ont entendu la proclamation de ses succès, ont vu ses nombreuses couronnes, l'ont vu lui-

même, humble, modeste, affable au milieu des applaudissements et des louanges, se sont unis, dans leur douloureuse surprise et dans un vrai mouvement de sympathie, pour déplorer la mort de cette victime de dix-huit ans.

Pour résumer toute sa vie, il suffit de se rappeler l'extraordinaire régularité et soumission avec lesquelles il faisait toutes choses.

C'est l'impression et le souvenir qu'il laisse à tous ceux qui l'ont observé. C'est peut-être aussi le plus beau témoignage que l'on puisse rendre à un jeune homme, qui a vécu presque toute sa vie sous un règlement.

Quand on sollicita de Pie IX la canonisation de Jean Berchmans, on lui présenta les règles de la compagnie de Jésus, en disant : " Il les a fidèlement observées. " Et le pape plaça sur les autels le jeune scolastique jésuite.

" Il les a fidèlement observées, " pourrions-nous répéter de notre jeune ami Fortunat, en montrant les règles des collèges de la même

compagnie ; règles moins austères, sans doute, mais qui n'en consacrent pas moins à Dieu, tous les instants d'un jeune homme.

Il comprenait lui-même tout le mérite de cette vie d'obéissance : " Vivons pour Dieu, le reste n'est rien," écrivait il quelquefois, dans un petit journal qu'il portait sur lui.

" Je veux travailler pour Dieu, écrit-il encore  
" dans ses notes de retraite ; je lui consacre  
" dès maintenant et lui consacrerai chaque  
" jour, mes travaux, les difficultés que je vais  
" éprouver dans mes études et tout ce que  
" j'aurai à souffrir. "

" Non, ajoute-t-il plus loin, je ne veux pas  
" travailler pour le monde ; je veux servir  
" Dieu, non comme un esclave, mais par  
" amour, par devoir, par esprit de sacrifice. "

Nous verrons que ses résolutions n'étaient pas vaines, et qu'il savait les mettre en pratique à la gloire de Dieu.

## L'ENFANCE DE FORTUNAT.



**J**OSEPH Fortunat Brunet naquit le 16 mars 1869. Sa famille demeurait alors sur la rue Saint-Denis, au centre de l'aristocratie canadienne-française de Montréal. Il était le dernier d'une famille de sept enfants. Tous sont morts, excepté le frère unique qu'il laisse à la tendre affection de ses parents.

M. Brunet occupe une place marquante dans le commerce et parmi les entrepreneurs de cette ville. Son honnêteté bien connue, son grand sens pratique, son habileté et son expérience dans les affaires et l'administration, lui ont mérité la confiance de l'une des divi-

sions municipales qu'il représente comme échevin, au Conseil de la cité. Les membres de ce corps lui ont prouvé l'estime dont il jouit parmi eux, dans une lettre toute sympathique qu'ils lui ont adressée à l'occasion de son malheur récent.

Les traditions et la vie de sa famille, sont celles de nos excellentes familles canadiennes, où le service de Dieu est le premier devoir et le plus saintement accompli ; où l'éducation chrétienne des enfants, forme la plus importante occupation et reçoit les soins les plus attentifs ; où la prière allège et sanctifie le travail, commence et finit le jour.

Ce fut toujours pour madame Brunet, un devoir sacré et le bonheur de sa vie, de donner à ses enfants les premiers enseignements de la religion et de les élever pour le Ciel.

Notre Seigneur accepta souvent, trop souvent peut-être pour la sensibilité de son cœur maternel, la consécration et le don qu'elle lui

en faisait dès leur naissance. Il lui rappela six fois, en renouvelant sa douleur, que ceux qu'elle aimait si tendrement, lui appartenaient aussi, et qu'il voulait hâter leur bonheur. Il les enleva, pour la plupart dès leur bas âge, et les fit monter, comme des jeunes anges vers le Ciel, plutôt que de les laisser s'y acheminer à côté de leur mère, par le long et pénible sentier de la vie.

\* \* \*

Encore sur les genoux de sa mère, Fortunat apprit les prières du matin et du soir, et le catéchisme, qu'il savait en entier à l'âge de sept ans.

Pour l'habituer à purifier son intention et à demander le secours du ciel, elle lui faisait répéter avant chaque leçon cette invocation à sainte Anne : " Bonne sainte Anne, obtenez-

“ moi la grâce de bien apprendre la doctrine  
“ de Notre Seigneur Jésus-Christ. ”

Il conserva cette pratique toute sa vie, et eut toujours une dévotion tendre à la mère de la sainte Vierge. Il répétait cette prière avant ses études, au collège, en vénérant une petite statue que l'on trouva encore dans ses habits après sa mort.

Quand sa mère lui eut parlé de l'Enfant-Jésus et expliqué, en faisant couler ses larmes, les souffrances de la Passion, elle lui remit un crucifix : “ Aime bien Jésus, mon enfant, lui dit-elle, il nous a tant aimés ! ” Dès ce moment, son crucifix devint comme le compagnon inséparable de sa vie. Il le portait partout ; avant de s'endormir, il le baisait en invoquant trois fois le nom de Jésus. Un soir, il crut l'avoir perdu : il ne voulut pas dormir. Il le chercha avec une grande anxiété, le fit chercher par sa mère, mit tout en mouvement dans la maison, comme s'il se fût agi de l'af-

faire la plus importante et ne se reposa enfin qu'après l'avoir trouvé et suspendu à son chevet.

L'amour de la prière que madame Brunet inspirait à ses enfants, leur rendait cet exercice aussi agréable que sacré. Le matin, ils n'auraient jamais voulu le faire précéder d'aucune occupation profane.

Un jour qu'elle s'était absentée de bonne heure, elle n'avait pas, selon sa coutume, fait réciter les prières à son fils. Celui-ci attendit et fut triste jusqu'à son retour. Quand elle entra enfin, vers midi, il courut au-devant d'elle :

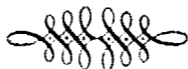
—Maman ! s'écria-t-il, je n'ai pas encore prié le bon Dieu ; et il se mit à pleurer.

—Il est encore temps, mon cher enfant, pourquoi pleurer ?

—Oui, mais on voulait me faire déjeuner avant de faire ma prière.

La mère fit agenouiller devant elle cet en-

fant de six ans, qui jeûnait pour ne point manquer d'offrir à Notre Seigneur les prémices de sa journée.



## SA PREMIERE COMMUNION.



**A**VEC de pareils sentiments et une éducation première si chrétienne, Fortunat devait soupirer après le jour de sa première communion. Recueilli par habitude, naturellement tranquille et pieux, on le vit cependant redoubler, à cette époque, de ferveur et de dévotion.

Il se consacra à Marie, pour obtenir de cette mère, de recevoir dignement son divin Fils.

Il écoutait, comme la parole de Dieu, les instructions qu'on lui donnait. On le chargea lui-même de faire répéter le catéchisme à quelques enfants qui ne savaient pas lire. Il prit sa petite charge au sérieux. Au lieu de retour-

ner dans sa famille avec ses compagnons accoutumés, il revenait souvent avec ces enfants, afin de continuer dans la rue les explications commencées à l'église.

Il avait donné toute sa confiance et son affection au R. M. Toupin qui le préparait, avec les autres enfants à l'église de Notre-Dame, et il conserva toujours pour lui une grande reconnaissance. Ce digne Prêtre lui a rendu le témoignage d'avoir été, par sa modestie et sa piété, le modèle de tous ceux qui l'entouraient et qui eurent le bonheur de communier avec lui.

Il avait alors dix ans. Son cœur s'était conservé si innocent et si pur sous l'œil vigilant de sa mère, qu'il ignorait jusqu'au nom du mal; il ne croyait pas qu'on pût offenser Dieu.

Lui-même avouait naïvement à ses parents :  
" Il me semble que je suis bien préparé; s'il  
" est vrai qu'une bonne première communion  
" nous assure le ciel, j'espère bien y aller."

Les vertus nouvelles qui brillèrent en lui depuis ce moment, et surtout son amour pour Jésus dans le Saint Sacrement, attestèrent les heureux effets qu'avait produits la visite de Dieu dans son âme.

Ce jour resta dans sa mémoire, comme le plus beau de sa vie ; il aimait à en parler, et tous les objets qui lui en rappelaient les heureuses circonstances, lui étaient chers et il les conservaient précieusement.

Quel bonheur pour un enfant, dont la première communion laisse de si doux souvenirs ! qui revoit ce premier banquet eucharistique, comme un lieu de repos et de délices, où il fait bon revenir souvent ! Bientôt, quand tout aura disparu derrière lui avec ses rêves, ses illusions et ses beaux jours d'enfance, il reviendra avec bonheur recevoir souvent ce pain des anges, qui fortifiera son âme et la fera revivre aux joies ineffables d'autrefois. Alors, comme à l'âge de dix ans, il sen-

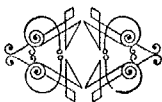
tira renaître en lui le calme et la paix ; la sérénité reparaitra sur son front, le sourire sur ses lèvres, le courage et l'amour dans son cœur fatigué du monde et battu par l'épreuve.

N'était-ce pas ce désir de rafraîchir son âme à la source qui jaillit dans la vie éternelle, de goûter de nouveau le bonheur angélique du grand jour de sa première communion, qui attirait Fortunat chaque semaine à la Sainte-Table et lui faisait produire ces actes fervents d'adoration, de reconnaissance et d'amour ?

N'était-ce pas là qu'il puisait cette charité qui débordait de son âme sur ses condisciples ; ce zèle d'un jeune apôtre du Cœur de Jésus qui lui faisait préparer des listes de communions, où il assignait pour chaque jour, à quelques-uns des élèves de sa classe, une communion extraordinaire, surtout pendant les mois de mai, de juin et celui consacré aux morts ?

Oui, c'est dans l'eucharistie qu'il trouva, avec les grâces insignes que Dieu lui a accor-

dées, les joies les plus vraies de sa courte existence, la constance dans le bien, la sauvegarde de la belle vertu de pureté et le gage assuré de l'amour de Notre-Seigneur.



## LE MODELE DE L'ECOLE.



**F**ORTUNAT était à l'âge de commencer ses études primaires. Son intelligence précoce et son amour inné des livres lui avaient fait surmonter, seul et tout jeune encore, les premières difficultés de l'arithmétique et de la lecture.

Il avait hâte de s'instruire, et depuis assez longtemps déjà, il désirait suivre à l'école son frère et les compagnons de son âge. Mais M. Brunet voulait, avant de le confier à un maître, qu'il fût capable de profiter de ses leçons et de se conformer à la discipline scolaire. Envoyer à l'école des enfants qui n'ont

pas l'âge de raison, sans autre but que de débarrasser la mère de la surveillance qu'elle doit exercer sur eux, et la famille de leurs dissipations enfantines, lui paraissait une méthode blâmable. Ces petits enfants, croyait-il, se dégoûtent des études de l'école ou du collège, à force d'y assister sans intérêt ni profit ; leurs facultés, au lieu de se développer, souffrent de ce genre de vie prématuré, et languissent comme des plantes transportées trop tôt de la serre au jardin.

Le Principal de l'école Olier reconnut dans son jeune élève, un enfant de grandes qualités, dont l'éducation domestique avait été soignée. Il le vit au travail dès les premiers jours, se gagnant bientôt, en récréation comme en classe, par sa douceur et sa générosité sans prétention, l'affection des nombreux enfants de l'école.

“ Ce que j'admirais en lui, nous a-t-il dit, était  
“ moins son émulation à l'étude et sa régula-

“ rité, que sa charité en récréation. C'était un  
“ protecteur dans la cour des jeux, tant il met-  
“ tait de soin à prévenir les accidents, à em-  
“ pêcher les imprudences et à se placer même  
“ au-devant d'un coup, pour l'épargner à un  
“ autre. La blessure d'un enfant, lui fut-il  
“ entièrement inconnu, l'affligeait jusqu'aux  
“ larmes.”

\* \* \*

Ses premières classes eurent des succès, mais qui ne semblèrent dûs qu'à son travail. Chose étonnante pour ses condisciples, qui sont fiers de ses talents et en parlent avec admiration, on ne remarqua point alors en lui, les grandes qualités de l'esprit et de l'intelligence qui l'ont distingué au collège.

C'est à sa patience énergique et à son application longue, graduelle, constante, opiniâtre, qu'il faut attribuer le développement progressif de ses facultés, sa facilité et sa mémoire

heureuse, la clarté remarquable de son jugement.

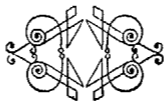
Il apportait à ses parents, à la fin de chaque mois sans en excepter un seul, un témoignage de bonne conduite et d'application.

Malgré cet âge, que la légèreté et les jeux rendent si souvent oublieux du devoir, son maître assure ne l'avoir jamais pris en défaut. " J'étais parfaitement content de lui, dit-il, et " à en juger par sa candeur et la joie inaltérable qui rayonnait sur son visage, je crois " que lui-même n'avait rien à se reprocher." Ceci semble si naturel et si vrai à ceux qui l'ont connu plus tard, qu'il ne leur vient pas même en pensée, qu'il se soit jamais livré à quelque négligence ou insubordination.

Quoique l'enfance soit la saison des joies pures et du bonheur sans mélange, ils sont trop peu nombreux, hélas ! ceux qui ont mérité jusqu'à l'âge de treize ans, un pareil témoignage sans restriction. Quelle vie d'élève

pourrait-on parcourir, sans citer, au moins à certains moments, des traits regrettables, quelques légers oublis qu'il a déplorés ? Quel printemps n'a pas eu ses heures sombres et froides ? Dans quelle coupe, si fraîche et si délicieuse qu'elle soit, ne s'est pas mêlé quelques gouttes amères, qu'il a fallu boire avec regret ?

Pour lui, son printemps eut un ciel brillant et sans nuages ; il a vidé, avec ses treize premiers ans, une coupe pure comme son cœur, sans amertume comme lui.



## AU COLLEGE.



Le moment était venu de quitter l'école Olier et de passer à l'école du Plateau, afin d'y faire les dernières classes du cours de commerce. Il ne se proposait alors rien de plus.

Cependant, M. Brunet qui voyait dans les succès de son fils d'heureux présages pour l'avenir, lui proposa dès le commencement des vacances, d'entrer dans un collège classique. Il le lui offrit seulement comme une faveur, et le laissa libre. Il le savait consciencieux, réfléchi et reconnaissait déjà en lui la maturité anticipée d'un homme. Sa

mère lui manifesta le même désir, mais sans insister.

Fortunat ne donna pas de réponse ; il réfléchit, et on n'en parla plus.

Un samedi soir du mois d'août, il demanda à sa mère la permission d'aller prier à l'église et de se confesser. Quand il fut de retour, sa mère le trouva pensif ; elle lui demanda s'il n'avait pas quelque peine : “ Je crois que demain, répondit-il, j'aurai quelque chose d'important à vous demander.”

Le lendemain, il reçut la sainte communion et pria longtemps. Lorsqu'il fut en présence de son père et de sa mère, il demanda la faveur d'entrer au collège. Il le fit avec tant d'humilité et de respect, que sa mère voyant sa décision prise dans la prière, en fut touchée jusqu'aux larmes.

La faveur fut accordée avec joie, et Fortunat prépara son entrée. Une circonstance imprévue lui fit choisir le collège Sainte-

---

Marie. Il avait eu depuis quelque temps des préventions contre les RR. PP. Jésuites ; il ne les connaissait pas encore, et avait entendu répéter contre eux plusieurs accusations.

Sans y croire précisément, il en subissait, à son insu, une certaine influence. Il les avait encore présentes à la mémoire, quand Dieu permit qu'il rencontrât le bon Père Cazeau. Ce Jésuite ne lui sembla pas du tout rusé ; sa politique toute de zèle, ne tendant qu'à faire servir Dieu et à faire aimer le Sacré-Cœur, lui parut tout à fait dans les bornes religieuses et compromettante pour personne. Un homme dangereux, pensa-t-il, n'a pas cette douceur et cette affabilité d'un saint. Il eut confiance en lui ; il demanda son admission au collège et fut reçu dans la classe des éléments latins.

---

Le collège Sainte-Marie reçoit des élèves pensionnaires et externes. Ces derniers ne sont tenus qu'à assister aux cours dans les classes et aux exercices spirituels qui se font à l'église. Fortunat fut d'abord de ce nombre. La proximité de sa famille, ses habitudes d'ordre et de travail, ne firent craindre pour lui aucun inconvénient ni abus, dans la liberté relative de ce règlement.

Il n'avait pas encore quatorze ans, mais on remarquait dans sa conduite, dans ses réflexions et ses études, une maturité qui avançait beaucoup son âge.

Ce qu'il aimait à voir dans les élèves, auxquels il venait s'adjoindre, c'est l'affabilité et les bonnes manières, l'aisance franche et cordiale avec leurs maîtres, la politesse distinguée et le haut sentiment de l'honneur de jeunes gentilshommes. Ces qualités unies à la piété, que donne à ces jeunes gens la pratique de la communion fréquente, telle qu'é-

---

tablie dans cette maison, lui fit trouver parmi ses condisciples des modèles qu'il s'efforça d'imiter et qu'il surpassa souvent.

Sa timidité, effet naturel d'une vie un peu solitaire et toute avec ses livres, lui parut être un défaut qu'il fallait corriger. Il le fit disparaître, et ne conserva que beaucoup de réserve et de modestie.

Ses manières n'avaient aucune élégance recherchée ; il eût difficilement acquis la courtoisie et l'entregent d'un jeune homme du monde. Mais sa tenue et son maintien irréprochables, indices d'un caractère énergique, révélaient dans son âme des qualités bien supérieures à l'aimable obligeance des jeunes gens de salon. Aussi ennemi de la rudesse et du sans-gêne, que des manières prétentieuses et ridicules de certains personnages compassés à la mode, qui contraignent leur mollesse habituelle pour quelques instants de parade, il ne visait qu'à garder partout et

---

constamment l'exacte convenance, le parfait décorum d'un jeune homme dont les pensées et les habitudes intimes sont distinguées, dont les sentiments chrétiens servent avant tout et à chaque instant, de règles d'étiquette.

Si la politesse et le bon ton consistent dans les formules, dans la mobilité du visage et des gestes, dans les protestations qui ressemblent à l'amitié, il en était entièrement dépourvu. Il n'avait ni ces formules, ni ces gestes, ni cette affectation, mais un cœur plein de charité, un cœur ouvert, d'où partaient ses paroles, ses louanges, ses souhaits, ses services.

De là, le respect qu'il témoignait à ses maîtres et supérieurs, l'empressement qu'il mettait à leur faire plaisir et à leur gagner les égards de ses condisciples. De là, pour ses égaux, les bons offices, une déférence simple, pleine de foi, qui donne son verre d'eau au nom de Dieu. De là, l'estime générale dont

---

il était entouré, même par ceux qui n'avaient presque jamais de rapports avec lui; cet ascendant que donnent naturellement les talents unis à la vertu.

“ Je l'aimais beaucoup, dit un de ses meilleurs amis, mais je le respectais encore plus.” Il y avait dans sa retenue et la gravité de son visage, un reflet de pureté, je ne sais quoi qui trahissait l'élévation de son cœur et ses nobles sentiments.

\* \* \*

Sa simplicité n'apparaissait pas moins dans sa mise. Ses habits étaient convenables et propres, mais il avait une telle horreur de la recherche et de la vanité, que sans la surveillance de sa mère, il en eût fait vieillir quelques uns trop longtemps. Les tailleurs étaient presque ses ennemis.

Avant son dernier voyage, sa mère lui

ordonna de se rendre chez l'un d'eux à qui elle avait commandé un habit. Le tailleur prit ses mesures, et le pria de revenir le lendemain essayer l'habit, afin de constater si la coupe était réussie. Fortunat se rendit à l'heure fixée, mais le tailleur n'était pas prêt. " Tant pis pour lui, dit-il en sortant, je revien-  
" drai maintenant quand cela me plaira : j'ai  
" rempli mon devoir, je suis libre."

Il partit pour son voyage sans l'embarras de son habit neuf.

Sans rechercher l'antithèse, nous pouvons ajouter ici, que son caractère éclatait en singuliers contrastes. A le voir, on l'aurait cru d'abord négligent ; et pourtant, tout chez lui était dans l'ordre le plus parfait, depuis ses livres rangés avec symétrie, ses plumes, règles et crayons, invariablement placés dans le même coin de son pupitre et sans angles disgracieux, jusqu'aux feuilles de papier à grande marge, sur lesquelles il transcrivait

---

ses devoirs avec cette écriture serrée, facile à lire, claire et nette comme sa pensée.

Sous une apparence de calme froid, son âme avait des fibres qu'il était facile d'émouvoir. En formant son cœur, Dieu y avait jeté le précieux germe de la sensibilité ; il sut le faire grandir et se développer, en compatissant à toutes les peines, en partageant toutes les douleurs de ses amis, en s'approchant de tous ceux qui souffrent, pour leur tendre la main et marcher à leurs côtés en portant leur fardeau.

Nul mieux que lui ne comprit les devoirs de la véritable amitié et le dévouement qu'elle exige ; nul n'en fit mieux ressentir les avantages.

Un de ceux qu'il a aimés doit, en partie, à ses conseils et à ses encouragements, de finir ses études classiques, qui lui ouvrent aujourd'hui une belle carrière.

L'intérêt, les amusements en dehors de

l'ordre qui détournent du travail, et encore moins l'égoïsme, n'avaient aucune part dans son amitié. Il jouissait sans doute, et beaucoup des plaisirs qu'elle apporte, mais surtout parcequ'il y trouvait un moyen de se dévouer et de faire du bien. " Parmi les " personnages de l'Enéide, disait-il, il en est " deux en particulier, qui méritent notre ad- " miration :

*His amor unus erat pariterque in bella ruebant*

" Ce sont les deux jeunes amis de l'épisode " du neuvième livre."

Il trouvait dans l'union de ces deux jeunes gens, qui volaient ensemble aux mêmes dangers, partageaient leurs travaux, leurs peines et leur gloire, mouraient dans un dernier embrassement et après un dernier acte d'une générosité héroïque, un exemple qui allumait en lui le désir d'être à son tour le Nisus des jeunes Euryales qui le suivaient.

Sa complaisance cependant n'allait jamais jusqu'à l'oubli de son règlement. A ses disciples externes qui aimaient à venir s'amuser avec lui les jours de congé, il assignait des heures convenables, pour ne les point exposer à perdre le temps de leurs exercices de classe, et pour se le réserver à lui-même. Manquait-on à ces conditions, il était invisible et continuait tranquillement son travail dans sa chambre. Ses amis, qui connaissaient ses intentions et son bon cœur, s'en froissaient si peu, qu'à défaut de réception, ils parvenaient quelquefois jusqu'à lui, par certaines ruses, déguisements, trahisons innocentes que l'on raconte encore comme des prouesses célèbres. Il se vengeait alors des traîtres, en leur expliquant quelques difficultés de grammaire, de mathématique ou de l'exercice du jour.

Cette règle qu'il imposait à ses amis, pour le temps qu'il passait dans sa famille, il se l'imposait à lui-même et la suivait à la lettre. Il avait ses heures d'étude, de récréation, du coucher, du lever : c'était faire une brèche dans sa vie, que de le forcer à y manquer.

Plusieurs parents et amis s'étant réunis en soirée chez M. Brunet, Fortunat prit part aux premiers moments de gaieté, puis à l'heure de l'étude, il se retira dans sa chambre. Sa mère l'y ayant trouvé à écrire, l'invita à descendre au salon pour entendre la musique et s'amuser :

— Si vous me le permettez, dit-il, je finirai d'abord ma version latine.

— Mais ton professeur t'excuserait pour une fois, répliqua sa mère.

— Peut-être, mais je crois qu'il vaut mieux finir mon devoir, puisque j'en ai le temps : le bon Dieu sera plus content et moi aussi ; après cela nous verrons,

Mais après la version, l'heure ordinaire de la prière et du coucher était venue. Sa mère ne le voyant pas descendre, voulut voir s'il écrivait toujours : elle le trouva au lit, dormant profondément.

Les exemptions et excuses n'étaient pas choses qu'il demandait souvent. Ce fut, paraît-il, une hilarité générale dans la classe de versification, quand il arriva, un bon matin à la fin de l'année, avec un billet, un *excusetur*, qui l'exemptait de son thème. Plusieurs jours de maladie avaient causé cette *regrettable* et unique exemption, que les bons élèves eux-mêmes demandent généralement quelquefois le mois.

Jamais de retard, jamais d'absence ; un évanouissement lui fit perdre une heure de classe, durant sa dernière année, et ce fut tout. Dans le cours de l'hiver, il se sentit fatigué par son travail ardent et des études supplémentaires qu'il avait entreprises ; il

résolus de demander quelques jours de repos. Le R. P. Recteur accéda à sa juste demande, mais en lui conseillant d'attendre quelques semaines, de peur qu'à ce temps de l'année, son exemple ne devint contagieux : il attendit jusqu'aux vacances, heureux d'avoir, avec le mérite d'un sacrifice, l'occasion d'offrir un exemple utile à ses condisciples.



## SES ETUDES.



**D**N éléments latins, Fortunat se plaça à la tête de sa classe et il y resta. Ses professeurs trouvèrent toujours en lui un élève modèle :

“ Je ne me rappelle pas, écrit l'un d'eux,  
“ d'avoir jamais eu l'occasion de lui faire la  
“ plus légère réprimande au sujet de sa con-  
“ duite et de son application. Il recevait  
“ avec une docile et joyeuse simplicité les  
“ bons conseils et ne craignait point de se  
“ montrer ami de l'ordre et de la vertu, de  
“ prendre parti pour ses maîtres contre ses

“ condisciples, lorsque ceux-ci s’oubliaient, ou  
“ se plaignaient des punitions que s’était atti-  
“ rées leur légèreté ou leur nonchalance.

“ On pouvait attendre de lui, je ne crains  
“ pas de le dire, les plus marquants succès,  
“ surtout dans les sciences, qu’il étudiait avec  
“ un goût particulier. Enfin, voilà ce que  
“ nous avons perdu : un jeune homme grave  
“ et vertueux, d’un caractère droit, noble et  
“ généreux, doué d’un sérieux et facile talent,  
“ qui, allié à une grande vigueur de volonté,  
“ lui assurait un avenir brillant et heureux.”

La discipline dans les classes, au collège Sainte-Marie, est toute militaire. Les élèves y sont divisés en deux camps sous les ordres d’officiers de différents grades. Ces officiers sont choisis parmi les plus braves, c’est-à-dire parmi les plus studieux et les plus sages.

Fortunat fut élu *général* par tous les suffrages, dès le premier mois de l’année. Jamais chef ne conduisit plus courageusement sa

---

petite troupe aux combats, aux labeurs de l'étude et à la victoire. Malgré son caractère paisible, il s'exposait le premier, disciplinait les siens et les faisait se battre à tout propos et sur tous les terrains. On se battait sur les déclinaisons et sur les verbes, on se battait sur les thèmes, on se battait en grec, on se battait en latin ; parfois même l'excitation et le conflit seraient devenus dangereux, sans l'intervention de celui qui règne dans la tribune et de qui relèvent tous les combattants.

Les langues grecque et latine lui plurent d'abord ; il en apprit si bien les préceptes, il imita avec tant d'intelligence ses auteurs, qu'il parvint à écrire, en latin surtout, avec une élégance et une pureté de style remarquables. Plusieurs de ses lettres et de ses dialogues sont cicéroniens.

La lecture et les exercices dans ces deux langues lui avaient acquis une telle facilité, que de son propre aveu, il aimait mieux et

faisait plus aisément un devoir latin ou grec, qu'un devoir français; pourtant il savait la langue maternelle mieux que la plupart des jeunes gens de son âge.

Le plaisir que lui procuraient les auteurs de Rome et d'Athènes l'encourageait en lui faisant croire au moins à quelques progrès, car : *" Ille se profecisse sciat, cui Cicero valde placebit ;"* il le savait tout comme un élève de Quintilien.

" Je ne désespère pas de mon goût littéraire, voyons-nous dans une de ses lettres, car j'aime beaucoup Virgile et j'y trouve des beautés délicieuses. Homère aussi me plaît beaucoup ; sa grandeur et sa simplicité sont charmantes, mais je suis un peu plus lent dans son texte. Je lis un livre, et quelquefois plus, de l'Énéide pendant mon étude du soir."

Il devait subir, en Belles-Lettres, un examen d'honneur sur ces deux poèmes : la

---

fatigue lui fit interrompre le travail en partie fait sur l'Iliade, mais son examen sur l'Énéide fut brillant.

Ses études du caractère des personnages et ses analyses littéraires, sa connaissance de la géographie, de l'histoire et de la mythologie du poëme, excitèrent l'admiration de ses examinateurs. Comme de Maistre et Chateaubriand, il savait par cœur des pages entières de ces deux grands poètes et les récitait avec un enthousiasme sincère et le sentiment vrai de leurs beautés.

Puisqu'il est constant que le contact des grands hommes, ennoblit l'esprit et le caractère, combien sa pensée ne dût-elle pas grandir dans la familiarité de ces deux génies et de leurs héros qu'il connaissait comme de vieux amis !

Ceux qui ne voient dans l'étude du latin et du grec qu'une nécessité sans but pratique, devraient considérer, comme lui, le dévelop-

pement prodigieux des facultés que ce travail opère, ce que la volonté acquiert de vigueur et de force, en présence de ces personnages épiques, dont les actions glorieuses font naître une généreuse émulation.

Il avait recueilli et il gardait fidèlement dans sa mémoire les remarques historiques et les traits de mœurs, dont les professeurs font ordinairement suivre la *prélection* de l'auteur. C'est de cette manière qu'il apprit, jusque dans ses détails, l'histoire des peuples anciens et surtout de la Grèce et de l'Italie.

Il parlait du capitolé et du Parthénon, du Forum, du Champ de Mars et de l'Agora ; de la triple dignité, de la bulla, de la robe prétexte et de la toge ; des jeux, des métiers, des coutumes privées et publiques, des différents quartiers de Rome et d'Athènes ; des écoles de grammaire et de rhétorique, comme un élève qui en serait récemment arrivé, avec une familiarité et une aisance qui ne sont pas

---

de notre temps. Ses amis qui connaissaient son amour pour les anciens, joignaient quelquefois, mais sans taquinerie ni malice aucune, de grands surnoms grecs et romains au nom de Brunet.

Au contact des grands maîtres, son goût s'était bientôt formé, et ses jugements étaient déjà assez sûrs en littérature. Il était classique et il savait le dire. Tout en reconnaissant le progrès, qu'en certains points, les littérateurs modernes ont fait faire à notre langue, la souplesse et la couleur qu'elle a acquises dans notre siècle, il déplorait les excès des novateurs qui rejettent toutes les règles et mettent, selon leur expression, le marteau dans les poétiques, les théories et les systèmes.

Quelques citations d'un exercice de classe —Une critique littéraire— nous montreront toute sa pensée sur ce sujet.

“ Le mot pittoresque, dit-il, remplaçant le

---

“ mot abstrait, la phrase est devenue, de notre  
“ temps, plus élégante et plus gracieuse : on  
“ aurait dû s'en tenir là, mais le progrès amena  
“ l'abus et on se porta jusqu'à une réalité gros-  
“ sière dans l'expression.

“ De deux excès, ajoute-t-il plus loin, je  
“ préfère la contrainte, parfois trop gênante,  
“ des unités, à la licence qui fait d'un person-  
“ nage au berceau dans le premier acte, un  
“ homme de vingt-deux ans, qui se bat en  
“ duel dans le troisième.....

.....“ Ce n'était pas la peine de se révolter  
“ contre ceux qui aimaient la périphrase, qui  
“ appelaient le soleil “ *le flambeau du jour,*”  
“ *l'astre qui éclaire,*” pour n'en faire comme  
“ Lecomte de Lisle, “ *qu'un œil rouge qui*  
“ *louche.*”

“ D'ailleurs, des études sérieuses et qui ap-  
“ partiennent à des classes plus élevées, nous  
“ convaincront plus tard, que cette insurrec-  
“ tion contre l'autorité et les préceptes en

“ littérature, est loin d'être étrangère à celles  
“ qui bouleversent l'église et la société.”

\* \* \*

Il n'aimait pas les genres légers, surtout en poésie, son esprit sérieux et ses goûts le ramenaient naturellement aux grands écrivains, qui ont fait, dans leurs ouvrages, une part plus grande à la raison qu'à l'imagination.

Après avoir énuméré les auteurs célèbres du XVIIème siècle et apprécier brièvement chacun d'eux : “ C'est vrai, dit-il, Bossuet,  
“ parmi tous ces astres, devient l'astre géant.”

Sa soumission le rendait facile à diriger, sa confiance dans ses maîtres le faisait recourir à leurs conseils en toute occasion et il était fidèle à garder et à suivre la direction donnée.

Quand on en vint, en Belles-Lettres, au chapitre de la lecture, le professeur, en expli-

quant les préceptes et la méthode, voulut dicter quelques remarques ; Fortunat n'eut pas la peine de les écrire : " Mon professeur d'éléments latins, dit-il, m'a indiqué cette méthode " et je l'ai toujours suivie. "

La lecture ne fut jamais pour lui un simple passe-temps, un moyen de surexciter son imagination par des scènes émouvantes et de plaisantes fictions. Il en faisait une étude, un travail agréable, lisant un petit nombre de bons livres, avec réflexion et la plume à la main.

Contrairement à ceux qui lisent beaucoup, qui lisent sans cesse, avec précipitation toutes sortes de livres, qui entassent dans leur esprit des faits et des connaissances de tous genres, sans jamais y mettre ordre, ni se rendre compte de ce qu'ils possèdent, il lisait attentivement, notait les plus beaux endroits et en faisait l'analyse, résumait sa lecture et s'en rendait un compte exact, comme s'il eût dû lui-même

---

écrire immédiatement après sur un sujet semblable.

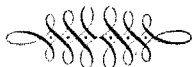
Ce n'est pas tout, croyait-il, d'avoir des ornements et des richesses, il faut savoir où les prendre et s'en servir. Les meubles et les parures d'un palais, fûssent-ils de la plus grande valeur, n'ont toute leur beauté et leur utilité que quand ils sont rangés dans leurs appartements respectifs. Il en est ainsi des ornements de l'esprit : il ne suffit pas de les entasser, il faut savoir les ranger et s'en servir.

Rien d'étonnant qu'avec ces dispositions, cette méthode intelligente, cette constance et cette docilité, il ait été couronné de tant de succès et ait remporté chaque année les plus beaux prix de sa classe.

Rien d'étonnant, non plus, que tous ceux qui l'ont connu, ce soient plu à former tant d'espérance dans son avenir ; car s'il est vrai de dire que l'homme mûr est contenu tout entier dans sa jeunesse, comme l'épi dans sa

---

tige, comme le fruit dans sa fleur, ce jeune homme plein de talents cultivés sous la garde de la vertu, devait laisser prévoir un homme vraiment supérieur.



## AU PENSIONNAT.



**C**E fut durant son année de Belles-Lettres, la dernière de sa vie, que le jeune Brunet fit surtout éclater les nombreuses vertus de son âme et les pratiqua à la grande édification de ses condisciples.

Quelques jours avant l'ouverture des classes, le R. P. Recteur le fit venir à sa chambre :

— J'aurais besoin de vous, Fortunat, lui dit-il ; voudriez-vous me rendre un service ?

— Oh ! si je le puis, mon Père, je serai très heureux de le faire.

— Vous êtes bon élève, je suis persuadé que

votre présence dans la division des grands, aurait quelque influence pour le bien ; soyez pensionnaire.

—Que pourrai-je faire pour eux, moi ? reprit-il avec un ton d'humilité sincère ; je ne sais pas jouer, je leur serais un embarras ; et qui va s'occuper de mes conseils ?

—On s'occupera et de vos conseils et de vos exemples, croyez-moi. Vous apprendrez à jouer et cet exercice sera bon pour votre santé. . . . Vous m'avez dit déjà que vous vous destiniez à la compagnie de Jésus, n'est-ce pas ?

—Oui, mon Père.

—Eh bien ! vous ne sauriez mieux vous y préparer, qu'en vivant sous le règlement de la pension. Je vous donne quelque temps pour réfléchir ; pensez-y sérieusement et vous me donnerez votre réponse.

—Je vous la donne de suite, mon Père ; puisque vous le désirez et que la chose peut

vous être utile, je ne puis pas me tromper ; si on me le permet, je serai pensionnaire.

Il en demanda la permission à ses parents.

La séparation leur était pénible, surtout pour sa mère, mais ils ne mirent aucun obstacle à sa décision. Ils le voyaient agir avec tant de mesure et de prudence, qu'ils s'étaient habitués depuis longtemps à ne lui rien refuser. D'ailleurs le sacrifice qu'il faisait lui-même en quittant sa famille où il jouissait de tout le confort, de la liberté et du bien-être d'un fils chéri dans une riche famille, indiquait assez que ses motifs étaient sérieux et puisés à une toute autre source que la nature.

La pension, s'il n'eût écouté que ses goûts naturels, n'avait rien qui pût lui plaire. Les récréations et les jeux eux-mêmes, à cause de ses habitudes et de sa nature tranquille, n'étaient que de nouveaux moyens de se mortifier et de se vaincre.

Les élèves le disaient : " ils jouent par

vertu ; ” cependant il jouait longtemps, et malgré son manque d’habileté, il jouait souvent avec ardeur.

Que lui importaient le plaisir et les amusements des jeux ; il jouait pour une autre fin et il l’obtenait. L’abnégation qu’ils exigeaient de lui, ne pouvait qu’augmenter son mérite : c’était ce qu’il voulait.

Les jeux, en préservant les élèves de la mollesse, de l’oisiveté et des longues conversations, aident à la discipline et à la bonne tenue, aux études et à la morale. Ce résultat était plus que suffisant pour l’engager à leur donner son concours et à y mettre toute l’animation dont il était capable.

\* \* \*

Le règlement du collège eut, pour le nouveau pensionnaire, tous les heureux résultats que l’on avait espérés. Sa nature facile en subit toute l’influence.

Il comprit alors, et lui-même fut un nouvel exemple, que les externes, même en suivant avec fidélité leurs règles, sont nécessairement privés de certains moyens de formation, que la pension seule peut offrir. Au lieu du jour tout entier, leurs maîtres ne peuvent leur donner que quelques heures.

C'est dans la cour du collège que les esprits les plus différents viennent en contact. Les rapports quotidiens et ce frottement de natures opposées, obligent à sacrifier bien des fois, ses vues et ses goûts, pour se conformer à ceux des autres.

Il faut étudier et connaître les caractères, traiter de différentes manières, les tempéraments différents : de là l'habitude du sacrifice qui fait les mérites du chrétien, la prudence, la souplesse habile qui connaît les hommes et sait se faire tout à tous dans l'intérêt de la paix et du bien.

Nous devrions peut-être ajouter, s'il s'agis-

sait d'un autre, que l'entrée au pensionnat a mis fin aux distractions inévitables dans la famille, à celles plus dangereuses souvent des promenades et des réunions d'amis, à tant d'autres occasions nuisibles aux études et à la bonne conduite.

Mais nous l'avons vu, Fortunat sut toujours se tenir loin de ces dangers. Il les aurait évités, dût-il être la seule mais édifiante exception.

Il se soumit avec joie à son nouveau règlement. Vers la première semaine de septembre, il écrivait à un de ses amis :

“ Rien ne m'est plus agréable que la vie régulière, Dieu nous conduit ici comme par la main depuis le réveil jusqu'au coucher.

“ On a accompagné mon départ de toutes sortes de prédictions ; je devais m'ennuyer, je devais regretter la table de la famille, je devais souffrir, je devais pleurer. Prophètes de malheur ! je ne fais rien de tout cela. Je

“ suis heureux et content, partout et toujours,  
“ à l'étude et au jeu, le matin, le midi et le  
“ soir. La pension me rend plus sociable et  
“ plus énergique : vive la pension !

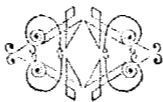
“ Je commence ma journée par une petite  
“ victoire sur moi même et sur le diable de la  
“ mollesse ; au son de la cloche, je m'élanee  
“ hors du lit sans hésiter ni discuter ; point de  
“ quartier à la paresse ! J'offre mon cœur et  
“ mes actions à Dieu, une petite prière pour  
“ mes bons parents, et tout va bien le reste du  
“ jour.”

Il était, en effet, le premier debout, comme le soir, il était le premier couché. Cette ponctualité à se mettre au lit en arrivant au dortoir, lui permettait de jouir, durant quelques minutes encore, de la lumière du gaz ; il en profita pour apprendre plusieurs centaines de racines grecques.

Il trouva moyen d'employer ainsi tous les instants qui se perdent entre les diverses occu-

pations de la journée. Durant les trois ou quatre minutes qui s'écoulent entre le premier et dernier signal de la fin de l'étude, il eut le temps de relire les Lettres de madame de Sévigné et les Fables de Lafontaine.

Ces genres de compositions détachées se prêtent facilement aux fréquentes interruptions ; c'est pour cela qu'il les choisit. Le profit qu'il en retira fut aussi grand, plus grand peut-être, que s'il eût fait l'objet d'une lecture continue.



## QUELQUES-UNES DE SES VERTUS



L'INSTRUCTION était loin d'être le but unique qu'il se proposait d'atteindre au collège. Ses lettres et ses conversations nous montrent combien il attachait d'importance à l'ensemble des qualités que réunit l'éducation de l'homme complet.

La science sans la piété est vaine et dangereuse. C'est un édifice sans base : plus il s'élève, plus il menace ruine. Le vent de l'orgueil l'a bientôt renversé. Pour le rendre solide, Fortunat lui donna la religion pour fondement.

Ses connaissances humaines grandirent en même temps que sa vertu. Elles s'enlacèrent

---

à elle, comme le lierre s'enlace aux branches de l'orme ; elles en reçurent soutien et protection, comme l'arbuste de l'arbre puissant.

Parmi les vertus qu'il cueillait au jardin de la foi, l'humilité surtout lui était chère. La pratique en est pourtant bien difficile à ceux que l'on applaudit.

C'est de la main de Dieu qu'il recevait ses couronnes, et quand, après une distribution de prix, il venait les déposer sur l'autel, il en renvoyait à Notre-Seigneur toute la gloire. Il n'en gardait qu'une pieuse reconnaissance.

Dès qu'il avait remporté quelques succès, ses premières paroles étaient un acte de remerciement à Dieu ; sa première pensée en commençant son travail était d'implorer son secours.

Il ne disait pas : " J'ai réussi, j'ai mérité un prix, j'ai été le premier," mais : " Je dois à Dieu, je dois à notre Seigneur, à la Sainte Vierge, à Sainte Anne d'avoir réussi ; c'est

“ par leurs secours que j'ai remporté des prix.” Nous retrouvons dans ses lettres cent exemples d'expressions semblables. Sa modestie ne permit jamais de douter de leur sincérité.

Point de fierté, point de rêves de gloire pour l'avenir. Jamais la folle ambition que font naître de brillants débuts n'a germé dans son âme.

Non seulement il ne parlait jamais de lui-même avec avantage, mais il souffrait avec peine qu'on lui fit des louanges.

C'est à lui que fut décernée la médaille d'or, offerte par le Premier Ministre de la Province, à l'élève qui se distinguerait le plus par sa piété, ses succès, son application et sa conduite. Sa mère, fière de ce glorieux témoignage—quelle mère ne l'est pas de la gloire de son fils?—aimait à en faire part aux parents et aux amis de la famille. Fortunat en conçut de la peine ; il pria sa mère de laisser ignorer cette récompense : “ Je n'ai fait que

“ mon devoir, dit-il, et j'espère que Dieu est content ; prenez garde que ma vanité ne m'en fasse perdre le mérite.”

C'était pour être plus complètement ignoré et pour ne pas donner aux autres l'occasion de parler de lui, qu'il ne voulait pas poser chez le photographe. Sa mère lui manifestant un jour le désir de voir son portrait : “ Regardez-moi, répondit-il en souriant ; cela ne vaut-il pas mieux ? ”

C'est aussi par humilité et par dévouement pour ses condisciples qu'il voulut leur laisser, en Belles-Lettres, tous les avantages du concours pour les prix. Il s'offrit à faire les compositions, mais en demandant, sous le secret, que l'on n'en tint pas compte. C'était unir l'humiliation d'une défaite au don généreux des prix qu'il a remportés.

Cet acte d'humble générosité lui fut refusé ; il n'obtint cette permission que pour son année de rhétorique.

Dieu s'est contenté de son intention ; il en reçoit la récompense avant d'avoir pu l'accomplir.

\* \* \*

La vertu n'était pas pour lui affaire de tempérament. Malgré son extérieur paisible et le calme de son âme, il avait à se vaincre et à se faire violence.

Sa force était dans sa volonté, dans les secours dont il munissait son cœur, dans sa grande confiance en Dieu. En relisant ses notes de retraites, il nous semble voir un jeune soldat qui regarde ses ennemis, les étudie, connaît leur tactique, cherche un retranchement contre leurs attaques et se jette dans les bras de Dieu.

“ Oh ! je reconnais bien le démon, écrit-il, “ à ses œuvres ! Et quel autre que lui oserait “ ainsi souiller nos pensées, nous éloigner de “ la prière, suggérer ces murmures contre nos

“ professeurs et nos surveillants, nous dé-  
“ tourner par tant de moyens des sacrements  
“ de Pénitence et d'Eucharistie ? . . . . .  
“ *Vigilate et orate*, nous dit Notre-Seigneur ;  
“ Oh ! oui, mon Dieu, je vous en prie, con-  
“ servez à mon âme la sainte vertu de pureté !”

Sa vigilance était extrême. Ne point faire naître soi-même la tentation, est le meilleur moyen, pensait-il, d'être fort contre elle. Comment repousser le mal qu'on recherche ? Dieu est-il tenu de toujours protéger celui qui s'expose ? Voudra-t-il toujours retirer sain et sauf du péril, celui qui s'y jette volontairement ?

Les dangers du désœuvrement faisaient peur à Fortunat. Il se tenait si continuellement occupé, que l'ennemi n'avait pas le temps de pénétrer dans ses pensées et de faire briller à son imagination ses séduisantes images.

Ses lectures comme ses amis étaient choisies ; ses conversations étaient pures. Quel propos indécent est jamais sorti de sa bouche ?

Bien plus, qui a jamais osé dire des paroles inconvenantes en sa présence? On savait qu'une conversation mauvaise lui eût déplu et fait de la peine, et on l'estimait trop pour blesser ainsi sa délicatesse.

Sa vertu était franche; elle ne s'effrayait pas d'une parole ou d'un acte dû à la légèreté et dont il savait bien souvent excuser l'intention; loin d'être timide, elle commandait sans affectation; elle était revêtue de qualités qui la faisaient aimer de tous.

\* \* \*

La conservation de la pureté lui paraissait impossible sans une horreur entière pour tout ce qui ressent la mollesse. Ses actions et la fermeté dans sa tenue étaient la manifestation de l'énergie de son âme. On sentait en le voyant, un jeune homme sous l'empire de sa volonté, maître de chacun de ses mouvements,

n'accordant à la nature que les aises justement exigées. Il exerçait sur lui une contrainte continue ; debout, il demeurait droit et ferme ; assis, il manifestait la même énergie, ne s'appuyant jamais avec nonchalance.

C'était pour s'habituer à cette vigueur dans l'attitude, qu'il demanda au R. P. Recteur, la permission de rétablir au collège la compagnie militaire dont il était le capitaine.

Ces détails sembleraient peut-être futiles, si on ne savait combien la mollesse est pernicieuse dans un jeune homme. Du reste, c'est une chose connue que l'énergie dans la tenue est l'indice d'une âme maîtresse du corps ; la marque d'un homme de caractère.

Le caractère ! c'est le mot qui, pour Fortunat, résumait toutes les qualités.

Devenir homme de caractère était le but de tous ses efforts.

Ce que nous avons dit de lui jusqu'à présent, suffit à montrer qu'il avait déjà ce cou-

rage patient et suivi qui va droit à son but, cette volonté solide que les obstacles, ni les exemples ne détournent du vrai et du bien.

\* \* \*

Aux sacrifices que lui demandait l'observation fidèle de son règlement, il joignait chaque jour quelques petites mortifications. Il se privait par exemple, des mets qui flattaient davantage son goût, du plaisir de regarder certains spectacles agréables, d'apprendre des nouvelles qui auraient piqué sa curiosité. Il tenait compte, dans son journal spirituel, de ces petits sacrifices précieux devant Dieu.

A la fin du carême de l'année dernière, il écrivait à sa mère : “ Je n'ai pas jeûné, ma  
“ chère maman ; on ne me l'a pas permis. Mais  
“ j'ai su trouver bien d'autres petites péni-  
“ tences pour remplacer le jeûne—il est tant  
“ de bonnes actions qui ne nuisent pas à la

“ santé, que l'on peut faire avant vingt et un  
“ ans et qui coûtent plus que la privation du  
“ déjeuner.”

Madame Brunet ne fut pas surprise de cette disposition ; elle l'avait vu bien des fois souffrir sans se plaindre.

Quelques jours avant son entrée à la pension, il lui avait donné un nouvel exemple de sa mortification. C'était à son retour d'une longue promenade. Comme il paraissait fatigué, elle lui demanda de venir se reposer avec elle sous les arbres du jardin. Ces occasions de causer seule avec son enfant lui faisaient toujours plaisir : il devait être si doux pour cette mère d'épancher son cœur dans celui d'un fils si bon.

Elle s'aperçut, en sortant, que Fortunat marchait avec peine et voulut en savoir la cause. “ Ce n'est rien,” dit-il, et il fit un effort pour marcher ferme. Mais le sang dont sa chaussure était imprégnée le trahit : des sou-

liers trop étroits le blessaient au talon et il les avait gardés pour la promenade :

— Mais qu'est-ce donc, du sang ? dit sa mère étonnée ; pourquoi donc, mon cher enfant, ne pas mettre tes pantoufles ? Ne vois-tu pas que ces chaussures neuves te font mal ?

— Bah ! n'en parlons pas, s'il vous plait ; il faut bien souffrir quelque chose.

C'est ainsi qu'il aimait à accomplir ses actes de vertu, en secret, croyant n'avoir jamais rien fait que de très ordinaire.

\* \* \*

Chaque mois il apportait sa contribution à l'œuvre de la Sainte Enfance. De ses petites épargnes, il faisait brûler une lampe devant une statue du Sacré-Cœur ou de la Sainte Vierge.

Un de ses actes de générosité ne fut révélé qu'après sa mort.

Pendant les vacances qui suivirent sa première année de collège, il s'offrit à son père pour tenir compte du travail de ses nombreux employés, " mais, ajouta-t-il en riant, vous me " donnerez le salaire de l'un d'eux." Son père y consentit volontiers. Fortunat travailla donc chaque jour, sans toutefois abandonner entièrement ses études et ses lectures. A la fin des vacances, il obtint la permission de disposer à son gré de son salaire et de ses épargnes.

C'était au temps où le P. Cazeau s'occupait à réunir des fonds pour construire le scolasticat et l'église de l'Immaculée Conception. Un jour il voit un enfant se présenter à sa chambre, d'un air quelque peu embarrassé : c'était Fortunat Brunet, alors âgé de quatorze ans. " Mon Père, lui dit l'enfant, je sais que " vous quêtez de l'argent pour faire bâtir, près " de chez nous, une maison d'études pour vos " Pères ; voudriez-vous aussi accepter mon " aumône ? " Et en même temps, il lui remit

son offrande sous enveloppe. Le Père l'accepta avec reconnaissance ; il pensait recevoir une ou deux, ou tout au plus cinq piastres, la somme dont pouvait disposer un enfant de cet âge. Mais quelle ne fut pas sa surprise, quand, en ouvrant l'enveloppe, il en tira un chèque de trois cents piastres ! . . . “ Mon enfant, fit-il vivement, je ne puis pas accepter cet argent et vous ne pouvez pas me le donner sans une autorisation de votre père.”

“ Oh ! ne craignez pas, reprit Fortunat, cet argent est bien à moi ; ce sont mes épargnes et les présents qu'on m'a faits. J'attendais une occasion de les employer à quelque bonne œuvre, je voudrais bien profiter de celle-ci en aidant à la construction de votre scolasticat.”

Le généreux enfant ! il avait vidé toute sa bourse, et donné d'un coup ce qu'il enlevait depuis plusieurs années à ses amusements.

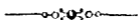
Le P. Cazeau en était visiblement ému ;

---

les larmes coulaient de ses yeux, et il fut quelques instants avant de pouvoir répondre. Quant au petit Fortunat, il s'en trouvait tout confus. La belle action qu'il venait d'accomplir lui paraissait la chose la plus simple du monde, et il n'en dit jamais mot à personne.



## LE CONGREGANISTE.



**T**OUS les élèves, au Collège Sainte-Marie, peuvent prétendre à l'honneur d'être congréganiste, mais tous ne sauraient y arriver. Les dispositions particulières dans lesquelles il faut être, déconcertent les volontés faibles et les âmes moins généreuses.

Le congréganiste, en effet, n'est pas un élève ordinaire ; il peut et il doit être proposé à l'imitation de tous. Sa conduite, son application, sa piété doivent être habituellement sans reproche. Faire aimer l'autorité en faisant régner partout le bon esprit, entraîner au bien ses condisciples, moins encore par

ses conseils que par le prestige de sa vertu, c'est l'œuvre d'un membre de la congrégation.

On reconnut dans Fortunat toutes les dispositions pour la bien accomplir, et la congrégation qui l'admit s'aperçut bientôt qu'elle avait ouvert ses portes à un enfant selon le Cœur de Marie. Lui-même comprit qu'un lien de plus l'unissait à Dieu et que de nouveaux devoirs étaient réclamés de son zèle. Nous ne saurions mieux faire connaître la fidélité avec laquelle il les a remplis, qu'en citant ici en entier une lettre du Père Directeur de la congrégation. Plus que personne, il sait sa dévotion et son dévouement envers la sainte Vierge, et plus d'une fois il a été édifié de la conduite de son enfant spirituel.

“ Notre nouveau congréganiste, écrit-il, s'est mis à l'œuvre avec l'ardeur que vous lui connaissez. Ne rien faire à demi, telle était sa devise. Il voulut d'abord savoir et bien comprendre les règles de la congréga-

tion, afin d'y conformer sa conduite. La fidélité aux réunions ne manqua pas de le frapper. Quoique externe, il se fit un devoir, je ne dis pas de ne s'absenter, mais même de n'être jamais en retard ; cependant ce n'est pas sans se faire violence que l'externe peut, surtout en hiver, se rendre au collège vingt minutes avant les autres.



Fortunat n'eut d'abord à remplir que le rôle modeste de membre de la congrégation sans aucune distinction ; c'était bien le rang qu'il eût désiré garder toujours. Mais le Conseil s'empressa de lui assigner des fonctions plus en rapport avec les dispositions exceptionnelles dont il avait déjà donné tant de preuves. Il fut donc proposé à la charge de *maître des approbanistes*.

Cet emploi est évidemment sans éclat, mais

---

celui qui le regarde à sa vraie lumière, ne peut s'empêcher de reconnaître que toute négligence à en remplir les devoirs, entraînerait pour la congrégation des conséquences regrettables. Le maître des approbanistes prépare les postulants, et ceux qu'il présente doivent réunir toutes les conditions requises.

A cet emploi se rattachent ceux de portier et de sacristain.

Le premier, comme son nom l'indique, consiste à surveiller la régularité des membres, en prenant note des absences et des retards. Le portier, s'il veut remplir son rôle consciencieusement doit fermer l'oreille aux sollicitations des intéressés. Fortunat s'est toujours montré inflexible; la nature de son caractère fortement trempé ne lui permettait pas de transiger avec le devoir. Cependant il était facile de voir que dans l'exercice de ses fonctions, il était mû par la charité pour les personnes et l'amour du bien de la congrégation

qu'il voulait avant tout. S'il croyait pouvoir dire un mot en faveur de celui que sa charge lui faisait un devoir d'accuser, il n'y manquait jamais ; mais aussi quand rien n'était capable de l'excuser, il gardait le silence, et si le Conseil l'invitait à parler, sans se faire attendre ou chercher à décliner la responsabilité de sa propre opinion, il disait en peu de mots et clairement ce qu'il pensait.

La charge de sacristain exige beaucoup de ponctualité et surtout une dépense de temps considérable. Pourtant notre maître des approbanistes, à la fois portier et sacristain, sut faire face à tous ces devoirs sans négliger ni même moins bien remplir ses tâches d'élève.

Lorsque sa famille quitta sa résidence de la rue Saint-Denis, pour aller demeurer dans l'avenue de Lorimier, il me dit : " Mon Père, " je crains de ne pouvoir arriver toujours à " temps au collège : nous changeons de rési- " dence et mes fonctions de sacristain pour-

“ raient bien en souffrir.” Elles n’en souffrirent pas pourtant. Même au milieu des tempêtes de l’hiver, on le voyait entrer au collège, tout couvert de neige, courir à la sacristie en secouant ses habits et se hâter de tout disposer avant l’arrivée des congréganistes. Ceux qui le voyaient ensuite prendre avec les autres sa place à la chapelle, n’auraient jamais soupçonné qu’il avait dû se lever à cinq heures du matin, franchir une longue distance et tout préparer pour le commencement de l’exercice.”

Nous n’avons rien à ajouter à ces remarques qui nous montrent la fidélité de Fortunat jusque dans les moindres choses. Nous savons qu’en cessant d’être externe, il ne cessa pas d’être congréganiste. Au second semestre de l’année dernière, il fut appelé aux fonctions de secrétaire. Il suffit de lire ses comptes-rendus pour se convaincre qu’il comprenait parfaitement la nature de sa nouvelle

---

charge. Le secrétaire n'invente pas, disait-il, mais relate. Tout son mérite consiste à écrire avec discernement les délibérations du Conseil et les mesures qui y sont adoptées.

C'est ainsi qu'il exerça cette charge jusqu'au moment où il partit pour ses dernières vacances.



## SA VOCATION.



UNE des grâces que le jeune Brunet demandait à Dieu avec le plus de ferveur, était celle de connaître et de suivre sa vocation. Déjà était venu pour lui le moment de faire le plus noble et le plus bel usage de la liberté humaine : le moment de choisir son état de vie.

“ C’est la situation la plus élevée pour  
“ l’homme, dit le P. de Ravignan ; rien n’est  
“ plus solennel dans une existence, et Dieu  
“ lui-même n’a pas eu de but plus divin. C’est  
“ le but même de la création.

“ Une plainte douloureuse, dit encore ce  
“ grand homme, s’échappe souvent de ma con-  
“ science ; pourquoi de jeunes courages n’osent-

---

“ ils presque jamais affronter dans le silence  
“ de la retraite le combat des affections et des  
“ pensées, afin de conquérir la sécurité, le  
“ bonheur que donne seule une vocation divine  
“ connue et embrassée, quelle qu'elle soit ? . . .  
“ Qui donc se recueille en son cœur pour  
“ chercher à la connaître ? ”

Le seul désir de Fortunat était d'embrasser l'état où Dieu avait résolu de le sauver. Il apportait à le connaître une grande pureté d'intention, craignant d'opposer ses goûts naturels à la voix intérieure de la grâce et au bon plaisir de Dieu.

On voit par les traces que garde son ecologie, combien il a dû l'ouvrir souvent à l'endroit de la “ Prière pour connaître la volonté de Dieu sur le choix d'un état de vie. ” Depuis ses premières années, il demandait cette grâce à Notre-Seigneur tous les matins pendant la messe. Il priait les autres de la demander pour lui :

“ Je vais renouveler la même prière que  
“ sur mes autres lettres, écrivait-il à un de ses  
“ professeurs : daignez demander à Dieu de  
“ m'éclairer sur ma vocation. Maintenant  
“ que vous êtes prêtre et que vous avez le  
“ bonheur d'offrir Jésus-Christ à l'autel, priez-  
“ le de me guider dans la voie où je dois  
“ trouver mon salut.

“ Quoiqu'il me semble avoir entendu l'appel  
“ de Dieu, je ferai une retraite pour être bien  
“ sûr de ce qu'il veut de moi. Oh ! si Jésus  
“ daigne m'appeler à sa compagnie, je vais  
“ me donner à lui avec bonheur ! ”

Notre-Seigneur entendit ses prières. Depuis assez longtemps déjà, sa décision était prise : il devait entrer dans la compagnie de Jésus.

Ce n'est pas par dégoût qu'il aurait quitté le monde ; il ne l'avait pas connu. Il se serait consacré à Dieu, non pas par conversion, il avait toujours été à lui.

Quelquefois, pour l'éprouver, sa mère lui

rappelait les humiliations et les épreuves qu'il aurait à supporter ; il souriait alors avec assurance, sentant bien que la grâce lui rendrait léger ce joug que l'on croit si lourd.

Il était parvenu à connaître en partie le règlement des novices. Quelques visites au Sault-au-Récollet, lui avaient permis d'observer ces jeunes religieux priant ou étudiant dans leur solitude, prenant en commun, dans les allées ombragées de leur jardin, leurs récréations gaies et innocentes comme celles des enfants. Il les avait vus en promenade sur les bords de la rivière des Prairies ou à travers les campagnes qui l'avoisinent, fortifiant leur santé dans ces marches longues et rapides, laissant déborder la gaieté de leurs cœurs dans d'édifiantes conversations, récitant deux à deux leur chapelet, priant Dieu ou parlant de Lui.

La pauvreté, le silence et le recueillement du noviciat, la modeste chapelle et la madone

devant laquelle les Frères viennent s'agenouiller plusieurs fois le jour, tout cet extérieur de piété austère de la religion, loin de l'effrayer, ranimait dans son âme le désir qu'il avait conçu d'aller y vivre bientôt.

Il s'exaltait à la pensée des missionnaires, de leurs travaux et de leurs misères. Ses condisciples surprirent un jour son émotion : c'était en classe, pendant la lecture du récit que fait Louis Veuillot des adieux de quelques religieux partant pour la Chine.

Son âme avait commencé à s'émouvoir en entendant les sacrifices immenses du religieux missionnaire, qui meurt d'abord à sa famille selon la chair ; à ses frères selon l'esprit, parmi lesquels il s'est engagé pour prendre une part de leurs travaux ; à la patrie pour aller sur une terre lointaine, où ni les cieux, ni le sol, ni la langue, ni les usages ne lui rappelleront la terre natale ; qui doit mourir à lui-même, non-seulement à toutes les délicatesses

et à tous les besoins du corps, mais à toutes les nécessités ordinaires du cœur et de l'esprit  
..... Mais son émotion grandit jusqu'aux larmes, quand la lecture lui montra sept de ces généreux apôtres rangés dans le sanctuaire pour prier et recevoir la bénédiction du départ ; qu'il vit s'avancer du milieu des assistants, marchant avec peine, un vieillard qui se prosterna, pressa ses lèvres et ses cheveux blancs sur les pieds de l'un des sept héros du Christ, son dernier enfant qui s'en allait prêcher Dieu et mourir.....

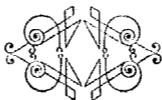
Cette scène laissa dans le cœur de Fortunat une impression profonde ; le souvenir qu'il en garda le transportait encore d'admiration.

Rien ne lui paraissait plus grand et plus digne d'envie que ce sacrifice complet de toutes choses à la gloire de Dieu.

“ Comme je serais content, disait-il à sa  
“ mère, si on m'envoyait plus tard dans les  
“ missions d'Afrique ! Les Canadiens auront

“ toujours ici des prêtres pour travailler à leur  
“ salut, mais la plupart de ces pauvres Afri-  
“ cains meurent dans les ténèbres de la bar-  
“ barie.”

Qui nous dira maintenant, pourquoi Dieu a anéanti si tôt des projets formés pour l'honneur de son nom ? Qui nous dévoilera ses secrets desseins ? Hélas ! nous n'en pouvons rien dire, si ce n'est que la bonté divine en a ainsi décidé pour sa gloire, et que, favorisant ou non nos vues et notre attente, elle est toujours également adorable.



## SES DERNIERES VACANCES



À fin de l'année c'est l'espérance et la joie. On fait des projets et des rêves. Point d'illusions, point de chimères, tout est possible. Cependant les adieux du collège laissent parfois au cœur, des regrets, souvent même des larmes. Les plaisirs innocents du foyer domestique sont doux, mais il est ailleurs des dangers qu'on n'évite pas toujours.

Fortunat n'était pas indifférent aux distractions ; il en sentait le besoin plus que tout autre. Il les acceptait comme un moyen de reprendre ensuite le travail avec une nouvelle

ardeur. Le plaisir de retourner dans la famille ne l'empêchait pas d'éprouver quelque peine en quittant l'étude, les Pères et ses condisciples qu'il aimait. Cette séparation jeta sur les premiers jours de ses vacances une teinte sombre que l'œil pénétrant de sa mère ne manqua pas de remarquer.

Tous les matins il allait à l'église de l'Immaculée Conception, à quelques pas de sa résidence, et trouvait moyen d'y entendre la messe, de la servir deux et même trois fois.

Initié aux premières notions de la botanique par un des Pères du scolasticat, il y prit goût et en profita pour aller herboriser dans les champs, afin d'occuper ses loisirs d'une manière utile. Les fleurs d'ailleurs avaient un charme pour lui : il y trouvait des images de la vie et des leçons pratiques de vertu.

“ J'étais étonné, dit un de ses compagnons  
“ de voyage, de l'entendre discourir de toutes

“ les fleurs qui lui tombaient sous la main. Il  
“ parlait de genre, d'espèce, de famille ; les  
“ mots techniques ne l'embarrassaient pas ;  
“ l'étude de la langue grecque l'avait préparé  
“ à ces termes étranges que la science af-  
“ fecte. ”

Ayant appris que deux de ses condisciples allaient au Manitoba avec le Père Desjardins, S. J., la pensée de se joindre à eux lui sourit. Il n'eut point d'instances à faire auprès de ses parents pour obtenir la permission : c'était aller au devant de leurs désirs.

Le départ eut lieu le 7 juillet. Madame Brunet accompagna son fils jusqu'au collège et là, en lui disant “ au revoir ” et “ bon voyage ” elle ajouta : “ J'espère bien qu'il  
“ n'arrivera pas d'accident. ” Hélas ! ce qui ne semblait alors que l'appréhension naturelle d'une mère, devait malheureusement se réaliser !

Le voyage fut charmant jusqu'à Saint-

---

Boniface. Fortunat observait beaucoup et rédigeait le soir avec soin les notes qu'il avait prises pendant la journée.

Après un séjour d'une semaine à Saint-Boniface, ils revinrent au Portage-du-Rat.

Ce village bâti sur les bords du lac des Bois est une magnifique place d'été et le rendez-vous d'un grand nombre de visiteurs.

Nos quatre touristes s'y promettaient des amusements et des excursions dans les îles nombreuses dont le lac est parsemé ; la bienveillante charité du R. P. Beaudin, O. M. I., qui leur donna l'hospitalité, les assura bientôt que leurs projets allaient se réaliser.

Le dimanche, 24 juillet, Fortunat et son jeune ami John Cox, communièrent à la messe du P. Desjardins. Le lendemain tous partaient en excursion. M. Miller, banquier de Winnipeg, les avait invités à venir s'amuser dans l'île où il avait planté sa tente.

Le trajet fut joyeux, les deux Pères vo-

---

quant dans la même barque que Fortunat et John Cox.

Arrivés à Sandy-Beach, l'endroit le plus sûr du lac pour les baigneurs qui savent peu nager, les trois élèves voulurent prendre un bain. Le P. Desjardins s'y opposa d'abord, et n'y consentit à la fin que sur la parole de M. Miller, qui l'engagea à compter sur son neveu, leur compagnon, dont il connaissait la prudence.

Fortunat ne voulut pas profiter de cette permission et continua de ramer avec les Pères : le désir de son Directeur avait été pour lui un ordre : " C'est bien, lui dirent-ils, nous arrêterons en revenant. "

En effet, vers six heures, ils remontent en chaloupe et reviennent vers Sandy-Beach.

Le bain était promis et Fortunat exprima le désir de le prendre. Cox s'unit à lui, pendant que les deux Pères se reposaient à l'ombre sur le rivage. " Soyez prudents, " leur dirent-

ils. " Ne craignez rien, répondirent les nageurs, nous resterons près du bord. "

Fortunat nageait avec une grande facilité. Après quelques instants, il plongea pour reparaître aussitôt. Le P. Desjardins s'en aperçut et lui cria : " Fortunat ne plongez pas ainsi, et revenez vers le rivage ! " Mais avant d'entendre ces paroles, il disparaissait de nouveau. Le Père eut peur cette fois, et ne le voyant pas reparaître : " Un accident ! dit-il, vite, vite, à la chaloupe ! " Ils s'y précipitent et rament de toutes leurs forces. Cox confiant dans l'habileté de son compagnon, n'était pas encore allé à son secours, mais en voyant la frayeur des Pères, il s'élançe avec eux ; deux hommes qui étaient à quelque distance accourent aussi et se jettent à l'eau tout habillés, se cramponnent à la chaloupe et plongent à l'endroit où Fortunat est disparu. " Ici, ici ! " crie le P. Beaudin, et au même instant, ils aperçoivent le pauvre enfant au

fond de l'eau, les jambes et les bras étendus sur le sable dans la position d'un nageur qui prend son élan.

Aussitôt ils le saisissent, le sortent de l'eau et l'apportent sur la plage. Ils le roulent, le frictionnent et pendant trois quarts d'heure cherchent à le rappeler à la vie. Vains efforts : ils ne réussissent qu'à lui faire rejeter un peu d'eau mêlée de sang . . .

C'en était fait ! . . . son âme était devant Dieu.

Ses trois compagnons consternés pleuraient en silence. Après s'être agenouillés quelques instants pour prier, ils placent le cadavre dans la chaloupe et reviennent au village.

Arrivés sur le quai le P. Beaudin court chercher le médecin pour faire l'enquête, et le P. Desjardins se hâte d'envoyer une dépêche au collège Sainte-Marie afin d'avertir les Pères de l'accident et les prier de préparer les parents à la triste nouvelle.

Les quatre médecins qui arrivèrent à l'instant, furent unanimes à croire qu'il n'avait pas été noyé mais qu'un coup de sang avait produit une mort instantanée . . .

\* \* \*

“ Soyez sans inquiétude, écrit le P. Desjardins sur le sort de cet enfant que vous aimiez. Il avait communié la veille et depuis que nous voyagions ensemble il communiait deux fois par semaine. Oh ! que je puisse mourir de la mort de ce juste : *Moriatur anima mea morte HUIUS JUSTI!* Je lui ai même donné l'absolution sous condition au moment de l'accident.”

Le lendemain soir, les trois hôtes du R. P. Beaudin, portaient le cercueil dans un char du Pacifique Canadien et partaient pour Montréal.

Bien triste, on l'imagine, fut leur retour.

La douleur, les insomnies et les fatigues du voyage les avaient rendus malades. Ce qui ajoutait encore à ce que cette situation a de navrant, était l'appréhension de la rencontre avec les parents : " aurais-je la force, disait le " Père, de résister aux larmes et aux sanglots " de son père et de sa mère, sans sentir mon " cœur faiblir et succomber ? " Mais Dieu avait tout disposé.

A leur arrivée en gare à Montréal, ils voient les Pères et les élèves du collège se porter en grand nombre à leur rencontre et les accueillir avec les témoignages les plus marqués de sympathie. " Consolez-vous, mon cher Père, " dit le R. P. Recteur, en ouvrant ses bras au " P. Desjardins. Ah ! le malheur est grand, " mais tous prennent part à votre peine, la " famille elle-même de notre pauvre Fortunat " semble oublier sa douleur pour ne penser " qu'à la vôtre ! "

Le cercueil est transporté à travers la foule,

---

au corbillard qui attendait à quelques pas de là. Cinquante élèves marchent devant le char funèbre et ouvrent le convoi ; une trentaine de voitures les suivent. Le P. Desjardins monté dans la voiture de M. Brunet lui fait le récit détaillé de l'accident.

La douleur de ce père affligé fut contenue ; quelques larmes seulement trahirent le combat que la nature livrait à la résignation chrétienne.

Le convoi s'arrêta devant la demeure où s'étaient réunis un grand nombre de parents et d'amis.

M. Brunet et le Père son compagnon se rendent dans la chambre, où, muette de douleur, la mère attendait le récit des derniers moments de son fils.

—Ah ! madame, s'écria le Père, en la voyant.

—Ah ! mon Père, répondit-elle, et vous-même n'avez-vous pas souffert plus que moi ?

“ Ces paroles généreuses, dit le Père, m'al-  
“ lèrent au cœur et sans un effort de la volonté,  
“ l'émotion et les larmes m'auraient empêché  
“ de parler.”

Plusieurs fois le récit fut interrompu par cette exclamation qui révélait l'amour mater-  
nel : “ Le pauvre enfant ! cher Fortunat ! ”  
et par cette dernière qui mit le sceau du sa-  
crifice de la mère : “ Mon Dieu, que votre  
“ volonté soit faite ! il vous appartenait plus  
“ qu'à moi ! ”

On épargna à madame Brunct la douleur de  
voir les traits défigurés de son fils.

Le cadavre fut retiré du cercueil de zinc et  
placé dans un cercueil de fonte, sur lequel on  
lit cette inscription gravée sur une plaque  
d'argent :

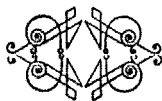
### **FORTUNAT BRUNET**

Décédé au Portage-du-Rat, le 25 Juillet 1887

A l'âge de 18 ans, 4 mois.

Le lendemain, samedi, eurent lieu les funérailles. Un long cortège composé de ses disciples, dont huit conduisaient le deuil ; des élèves du collège, des parents et des amis de la famille, accompagna les restes du défunt jusqu'à l'église du Gésu, où le service fut chanté avec solennité.

Le P. Desjardins accompagna les restes de Fortunat jusqu'au cimetière ; “ Je récitai les  
“ dernières prières de l'église, écrit-il, et en  
“ lui disant adieu, au revoir au ciel, je répé-  
“ tais intérieurement : Oh ! que je puisse  
“ mourir de la mort de ce juste ! ”



# LETTRÉS DE CONDOLEANCE.



LETTRÉ DU R. P. RECTEUR.



Collège Sainte-Marie, 28 juillet 1887.

A Monsieur et Madame Brunet,

J'arrive de voyage et j'apprends la nouvelle qui me plonge avec vous dans une extrême douleur. Le bon Dieu qui vous frappe peut seul vous consoler. La perte est pour moi et pour le collège tout entier, aussi douloureuse qu'elle l'est pour vous. J'aimais votre fils ; sa vertu était admirable, trop grande pour ne pas mériter une récompense immédiate.

Je serai demain à la gare, et j'accompagnerai les chères dépouilles. Je me charge des frais du service dans notre église : votre enfant était le nôtre.

Avec une profonde sympathie,

Votre tout dévoué serviteur,

A. D. TURGEON, S. J.,  
Recteur.

BUREAU DU GREFFIER DE LA CITÉ,  
HÔTEL DE VILLE.

---

Montréal, 1er août 1887.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous transmettre sous ce pli un extrait des minutes d'une assemblée du Conseil de la cité de Montréal, tenue le 29 juillet dernier.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très obéissant serviteur,

A. GOSSELIN,

Ass. Greffier de la Cité.

A Monsieur l'Echevin Brunet.

---

EXTRAIT DES MINUTES D'UNE ASSEMBLÉE DU CONSEIL  
DE VILLE, TENUE LE 29 JUILLET 1887.

---

Sur la proposition de l'Echevin J. Grenier, appuyée par l'Echevin Mooney, il est unanimement

*Résolu* :— Que les membres de ce Conseil désirent consigner ici et exprimer à leur digne et honorable confrère, l'Echevin Brunet, leur vive sympathie dans le malheur domestique dont il a plu à la divine Providence de le frapper en la personne d'un fils bien aimé.

(Vraie copie).

A. GOSSELIN,

Ass. Greffier de la Cité.

---

LETTRE DES ELÈVES DE RHÉTORIQUE DU COLLÈGE  
SAINTE-MARIE.

---

A Monsieur et Madame Brunet,

La douleur que nous a causée pendant les vacances la mort de votre fils bien aimé, notre cher condisciple, vient de se renouveler bien vivement dans nos âmes : Fortunat a laissé vide sa place en classe ; il manquait à notre réunion et son absence nous a fait pleurer.

Chacun rappelle encore sa piété et les traits de sa vertu ; nos classes sont pleines de son souvenir.

Vous avez perdu un fils que vous chérissiez, qui était digne de votre amour et de vos espérances ; pour nous, c'était un compagnon et un ami pieux et édifiant, qui nous a toujours fait du bien. Il était le premier dans nos rangs, et nous étions fiers de lui ; ses talents et sa conduite faisaient honneur à notre classe. Personne plus que lui n'était digne de nous représenter au ciel.

Nous voudrions pouvoir vous manifester la reconnaissance que nous lui devons.

Daignez accepter du moins l'expression de notre douleur et de nos plus sincères sympathies.

10 septembre 1887.

LES CONDISCIPLES DE FORTUNAT.

## TABLE DES MATIÈRES.

---

Douleur et consolation	...	...	...	...	7
L'enfance de Fortunat...	...	...	...	...	13
Sa première communion	...	...	...	...	19
Le modèle de l'école	...	...	...	...	25
Au collège	...	...	...	...	31
Ses études	...	...	...	...	45
Au Pensionnat	...	...	...	...	57
Quelques-unes de ses vertus	...	...	...	...	65
Le congréganiste	...	...	...	...	79
Sa vocation	...	...	...	...	87
Dernières vacances	...	...	...	...	95
 Lettres de condoléance :					
Du R. P. Turgeon, Recteur du Collège Sainte-					
Marie	...	...	...	...	107
Du Conseil de la cité	...	...	...	...	108
Des élèves de Rhétorique du Collège Sainte-					
Marie	...	...	...	...	110

BNQ



000 378 062

